

Mitch Epstein aux racines de l'Amérique

Dans une majestueuse exposition organisée à Turin, le photographe poursuit le portrait de son pays

PHOTOGRAPHIE
TURIN (ITALIE)

Les arbres photographiés par Mitch Epstein et présentés à la Galerie d'Italia de Turin semblent tout prêts à vous chuchoter des histoires héritées de temps immémoriaux. Photographiés en couleurs et à la chambre, en majesté, dans de très grands formats, seuls ou parmi leurs congénères, avec leur ramure de dentelle, leurs troncs emberlificotés ou leur frondaison perdue dans les nuages, ces créatures hiératiques ont quelque chose de monuments antiques. Certains sont d'ailleurs plus âgés que les pyramides d'Égypte, comme le pin Bristlecone de Californie, surnommé « Matusalem », peut-être le plus vieil arbre du monde avec ses presque 5 000 ans.

Séquoias, épicéas de Sitka, bouleaux jaunes, érables à grandes feuilles : le photographe, l'un des grands paysagistes de l'Amérique contemporaine, a parcouru son pays pendant plusieurs années en quête des *old-growth forests*, les forêts anciennes, ces très rares zones forestières intouchées, épargnées par l'activité humaine ou les tornades. Mais Mitch Epstein n'est pas un photographe de nature. Et, s'il n'est pas non plus un photojournaliste, tous ses paysages ont toujours eu des accents politiques. Pas question de laisser le spectateur s'abîmer dans une contemplation béate : la beauté qu'il dépeint est en sursis, condamnée par l'action de l'homme.

Dès l'entrée de l'exposition, une image montre un randonneur qui

a l'air minuscule, en arrêt devant un gigantesque séquoia au tronc entièrement noir. L'espèce, résistante au feu, l'est de moins en moins, en raison de la violence du changement climatique. Et ce spécimen vieux de plus de 2 000 ans a échappé de justesse aux incendies en Californie en 2020.

Le photographe souligne : « Au milieu du XX^e siècle, les forêts anciennes étaient vues comme inutiles, car sans valeur économique pour l'industrie du bois. Mais les écologistes et les scientifiques ont démontré que ces arbres construisent un écosystème extrêmement complexe, qui nourrit la biodiversité. On sait aussi désormais que ces vieux arbres, même dormants ou morts, jouent un rôle capital dans la captation du carbone. »

Sa série « Old Growth » fait penser aux images mythiques signées au XIX^e siècle par le photographe Carleton Watkins (1829-1916), apôtre de la *wilderness*, l'Ouest sauvage américain. Mais c'est à un autre photographe que Mitch Epstein rend ici hommage. Une projection, accompagnée par une composition au violoncelle de David Lang à la tonalité inquiète, fait défiler les images en noir et blanc spectaculaires de Darius Kinsey (1869-1945).

Ce dernier a illustré les coupes de bois massives menées au tournant du XX^e siècle dans l'Ouest américain pour alimenter l'industrie, la construction, l'agriculture. On y voit des océans de troncs abattus, des montagnes défigurées par les abattages, mais, surtout, des hommes à l'œuvre : des bûcherons qui posent fièrement

avec leur scie sur des souches gigantesques, comme des chasseurs juchés sur le cadavre d'un ours, célébrant leur prouesse en même temps que la victoire de l'homme sur la nature. Des images autrefois triomphales qui, avec le recul, ont pris des accents élogiques. Et qui rappellent que l'Amérique qui a inventé les parcs nationaux est la même qui a fondé sa réussite sur l'exploitation sans frein des ressources naturelles.

Déméure de l'industrie

De fait, l'exposition « American Nature » (« nature américaine »), avec son titre équivoque, creuse moins la question de l'environnement que celle de l'identité américaine, projet qui occupe Mitch Epstein depuis ses débuts. Esprit conquérant des pionniers, course à la terre, exploitation et destruction des ressources : c'est l'hubris américaine qui constitue le fil des trois projets présentés à Turin. Après « Old Growth » vient ainsi « American Power », chronique magistrale des années Bush, où le photographe donne à voir, aux quatre coins du pays, une société définie par sa course effrénée à

l'énergie. Entre une plateforme pétrolière rouillée caressée par le soleil couchant, un barrage qui encercle un lac en peau de chagrin, une raffinerie installée sur une ancienne plantation coloniale, les images parviennent, avec leur grand format et leurs couleurs séduisantes, à rendre compte, sans jamais asséner de message, de la démesure de l'industrie énergétique aux États-Unis et de son emprise sur le paysage et les esprits.

La troisième partie, « Property Rights », revient sur la question brûlante de la terre et de son appropriation, contant les batailles (souvent perdues) menées par les autochtones contre l'Etat fédéral ou les entreprises privées. Le photographe a longtemps accompagné les protestataires réunis sur la réserve de Standing Rock, dans le Dakota, où les Sioux se sont mobilisés en 2016 et en 2017 contre un gazoduc traversant leurs terres, en vain.

L'une des images les plus puissantes de cette série très diverse est un paysage, comme Mitch Epstein sait si bien le composer. Le spectateur se retrouve face à un lieu ultraconnu, le mont Rush-

Mitch Epstein n'est pas un photographe de nature ; ses paysages ont toujours eu des accents politiques

more (Dakota du Sud), symbole de la nation américaine. Mais les visages des présidents américains sont ici plongés dans une brume mystérieuse et poétique, quasiment effacés, pour mettre plutôt en valeur la majesté de la montagne tout autour. Une façon d'évoquer le lieu avant l'arrivée des Blancs : il s'agissait d'un site sacré pour les Lakota, qui l'avaient baptisé la « Montagne des six grands-pères », avant qu'il soit défiguré à jamais à coups de dynamite, pour laisser place à l'histoire écrite par les vainqueurs.

A Turin, le photographe cherchait, dit-il, autant une déploration qu'une réparation. Il a ainsi complété ses images par un film

envoûtant et immersif, *Forest Waves*, dans une gigantesque salle où la quasi-totalité des murs est occupée par des écrans. Assis au milieu, on se retrouve plongé dans la forêt des Berkshires (Massachusetts et Connecticut), à contempler le passage discret de quelques animaux, la pluie sur les feuilles, le défilement tranquille des saisons, l'amorce d'une éclipse de Lune. Deux musiciens, Mike Tamburo et Samer Ghadry, installés dans la forêt, font résonner des gongs dont les vibrations puissantes se mêlent aux bruits du vent, des feuilles et des oiseaux, comme si la forêt entière se mettait à respirer, à chanter. Une œuvre méditative et enveloppante, qui donne moins à comprendre qu'à écouter, et à ressentir, la présence à la fois forte et ténue de ces forêts anciennes, et l'immensité de l'Univers bien au-delà de l'humain. ■

CLAIRE GUILLOT

« American Nature », de Mitch Epstein. Galerie d'Italia, Turin (Italie). Jusqu'au 2 mars. Catalogue (en anglais), Skira, 176 p., 39 €. Livre « Old Growth », à paraître chez Steidl (168 p., 95 €).



« Congress Trail, Sequoia National Park, California » (2021). MITCH EPSTEIN

A Turin, une galerie pour la photo

Ouverte en 2022, la Galerie d'Italia de Turin est le quatrième lieu culturel (après Milan, Naples et Vicence) de la banque italienne Intesa Sanpaolo, qui possède une collection de plus de 35 000 œuvres, allant de la peinture classique à l'art contemporain. Installée dans les anciens bureaux de la banque réaménagés, au Palazzo Turinetti, la Galerie d'Italia de Turin est vouée à l'exposition de photographie et de vidéo. Elle abrite aussi la collection de Publifoto, agence de presse italienne, active des années 1930 aux années 1990, et dont le fonds de près de 7 millions d'images a été acheté par Intesa Sanpaolo en 2015. L'établissement propose à des photographes internationaux d'exposer leurs œuvres sur place, et participe aussi à la production d'un projet.

Les sous-entendus et fables énigmatiques de Gloria Friedmann

La galerie Ceysson & Bénétière, au Luxembourg, réunit l'œuvre empreinte d'ironie, d'hier et d'aujourd'hui, de la plasticienne allemande

EXPOSITION
KOERICH (LUXEMBOURG)

S'il y a encore des êtres humains dans quelques siècles et s'ils se demandent quand leurs aïeux ont fini par comprendre qu'ils détruisaient la planète et la vie, ils n'auront qu'à se reporter à l'œuvre de Gloria Friedmann. Ils y trouveront la sculpture d'une femme grandeur nature portant à bout de bras, devant son ventre, une Terre trop lourde pour elle. L'allégorie est claire, comme l'est, tout à côté, celle qui s'inscrit dans une suite d'ammonites fossiles que l'artiste a changées en horloges. L'aiguille

du présent tourne bien trop vite, et l'opposition entre sa vitesse et les centaines de milliers d'années du temps géologique est flagrante.

Ces deux œuvres introduisent à l'exposition dans l'immense espace de la galerie Ceysson & Bénétière, à Koerich, au Luxembourg, géométrie orthogonale, murs blancs et grandes vitres : un lieu moderne pour des œuvres qui mettent en cause l'idée de modernité. L'artiste a pu y rassembler des pièces anciennes et d'autres très récentes.

Ce n'est pas une rétrospective, car il manque ses vidéos, mais elle dit l'essentiel de son œuvre, qui a commencé à la fin des années

1970, quand l'artiste, née en 1950, a quitté l'Allemagne pour la France. Les modes de création sont nombreux : des sculptures par modelage de la terre et du silicone, des dessins au fusain sur des feuilles légères suspendues à des fils comme pour sécher, des peintures sous Plexiglas, des photographies en noir et blanc.

Inventivité et dextérité

Aux matériaux artistiques s'en ajoutent d'autres, issus de la nature, fossiles, branches d'arbre à peine dégrossies, trophées de chasse et oiseaux empailés que l'artiste a pu récupérer et qu'elle intègre dans ses montages.

La diversité des références artistiques n'est pas moindre. Une tête de chevreuil naturalisée ou le dessin d'un grand cerf font penser à Courbet. Un grand disque légèrement convexe uniformément couvert de la terre granuleuse, pour laquelle Friedmann a une prédilection marquée : on songe au minimalisme et à l'arte povera, qu'elle réinterprète. Une peinture toute de courbes colorées concentriques, d'un centre blanc à des auréoles de bleus de plus en plus sombres vers l'extérieur : on se dit que l'artiste rend hommage à Caspar David Friedrich et, plus largement, au romantisme. Mais, si l'exposition démontre l'inventivité

et la dextérité de Friedmann dans toutes ces pratiques, elle permet surtout de voir sa cohérence. Elle observe comment les rapports de l'homme et de l'animal sont réduits à la production et à la consommation, indifférents aux émotions et aux anciens symbolismes : comment, autrement dit, nous avons perdu le contact avec la nature.

Simultanément, elle tient la chronique de l'invasion irrésistible de l'artificiel. Quand elle peint au revers de plaques de Plexiglas, la surface colorée est inaccessible, sous la couche transparente qui interdit le toucher. Il est donc logique qu'elle ait réalisé un grand ta-

bleau carré en véritable écorce : il est à l'opposé des peintures glacées que le Plexiglas tient à distance et que, ironiquement, l'artiste intitule *Eden*. L'ironie est l'autre caractéristique de l'œuvre. Aux effets de l'expressionnisme, Friedmann préfère les jeux de sous-entendus, les fables énigmatiques et la légèreté. Mais celle-ci n'est qu'apparente. L'angoisse de la destruction peut être cachée, mais elle ne disparaît jamais. ■

PHILIPPE DAGEN

« Les Magiciens du temps d'arrêt ». Galerie Ceysson & Bénétière, Koerich (Luxembourg). Jusqu'au 1^{er} mars.

GOOGLE TRANSLATION

Le Monde, January 23 2025

Mitch Epstein at the roots from America

In a majestic exhibition organized in Turin, the photographer continues the portrait of his country.

by Claire Guillot

The trees photographed by Mitch Epstein and presented at the Gallerie d'Italia in Turin seem ready to whisper to you stories inherited from time immemorial. Photographed in color and in the camera, in majesty, in very large formats, alone or among their fellows, with their lace branches, their tangled trunks or their foliage lost in the clouds, these hieratic creatures have something of monuments antiques. Some are also older than the pyramids of Egypt, such as the bristlecone pine of California, nicknamed "Methuselah", perhaps the oldest tree in the world with its almost 5,000 years.

Redwoods, Sitka spruces, yellow birches, big-leaf maples: the photographer, one of the great landscapers of contemporary America, traveled his country for several years in search of old-growth forests, these very rare untouched forest areas, untouched by human activity or tornadoes. But Mitch Epstein is not a nature photographer. And, although he is not a photojournalist either, all his landscapes have always had political overtones. There is no question of letting the viewer lose himself in blissful contemplation: the beauty he depicts is on borrowed time, condemned by the action of man. As soon as you enter the exhibition, an image shows a hiker who looks tiny, stopping in front of a gigantic sequoia with an entirely blackened trunk. The species, resistant to fire, is becoming less and less so, due to the violence of climate change. And this specimen, more than 2,000 years old, narrowly escaped the fires in California in 2020.

The photographer underlines: *"In the middle of the 20th century, old forests were seen as useless, because they had no economic value for the timber industry. But ecologists and scientists have demonstrated that these trees build an extremely complex ecosystem, which nourishes biodiversity. We also now know that these old trees, even dormant or dead, play a vital role in carbon capture. »*

His "Old Growth" series is reminiscent of the mythical images signed in the 19th century by the photographer Carleton Watkins (1829-1916), apostle of the wilderness, the American Wild West. But it is to another photographer that Mitch Epstein pays homage here. A projection, accompanied by a cello composition by David Lang with an eerie tone, displays spectacular black and white images by Darius Kinsey (1869-1945).

The latter illustrated the massive logging carried out at the turn of the 20th century in the American West to supply industry, construction and agriculture. We see oceans of felled

trunks, mountains disfigured by felling, but, above all, men at work: lumberjacks who proudly pose with their saws on gigantic stumps, like hunters perched on the corpse of a bear, celebrating their prowess at the same time as the victory of man over nature. Once triumphant images which, with hindsight, have taken on elegiac overtones. And which remind us that the America which invented national parks is the same which based its success on the unrestrained exploitation of natural resources.

Industry excess

In fact, the “American Nature” exhibition, with its ambiguous title, delves less into the question of the environment than that of American identity, a project that has occupied Mitch Epstein since its beginnings. . Conquering spirit of pioneers, race for land, exploitation and destruction of resources: it is American hubris which constitutes the thread of the three projects presented in Turin. After “Old Growth” comes “American Power”, a masterful chronicle of the Bush years, where the photographer shows, in the four corners of the country, a society defined by its frantic race for energy. Between a rusty oil platform caressed by the setting sun, a dam which encircles a bare lake, a refinery installed on an old colonial plantation, the images arrive, with their large format and their seductive colors, to report, without ever delivering a message, the excess of the energy industry in the United States and its influence on the landscape and minds.

The third part, “Property Rights”, returns to the burning question of land and its appropriation, recounting the battles (often lost) waged by indigenous people against the federal state or private companies. The photographer has long accompanied the protesters gathered on the Standing Rock reservation, in Dakota, where the Sioux mobilized in 2016 and 2017 against a gas pipeline crossing their land, in vain.

One of the most powerful images in this very diverse series is a landscape, as Mitch Epstein knows how to compose them so well. The spectator finds himself facing an ultra-famous place, Mount Rushmore (South Dakota), symbol of the American nation. But the faces of the American presidents are here immersed in a mysterious and poetic mist, almost erased, to instead highlight the majesty of the mountain all around. A way of evoking the place before the arrival of the whites: it was a sacred site for the Lakota, who had baptized it the “Mountain of the six grandfathers”, before it was disfigured forever with dynamite, to make way for the history written by the victors.

In Turin, the photographer was looking, he says, as much for a lament as for a reparation. He thus completed his images with a captivating and immersive film, *Forest Waves*, in a gigantic room where almost all of the walls are occupied by screens. Sitting in the middle, we find ourselves immersed in the forest of the Berkshires (Massachusetts and Connecticut), contemplating the discreet passage of a few animals, the rain on the leaves, the quiet passing of the seasons, the beginning of a Lunar eclipse. Two musicians, Mike Tamburo and Samer Ghadry, installed in the forest, resonate gongs whose powerful vibrations mingle with the sounds of the wind, leaves and birds, as if the entire forest were

beginning to breathe, sing. A meditative and enveloping work, which allows you less to understand than to listen, and to feel, the presence, both strong and tenuous, of these ancient forests, and the immensity of the Universe well beyond the human.

“American Nature,” by

Mitch Epstein. Galleria d’Italia, Turin (Italy). Until March 2. Catalog (in English), Skira, 176 p., €39. Book “Old Growth”, to be published by Steidl (168 p., €95).